



À GAUCHE: MARIE CHOUINARD
DANS L'APRÈS-MIDI
D'UN FAUNE, 1987.
MARIE CHOUINARD, CHORÉG.;
PHOTO: BENNY CHOU.

À DROITE: MARIE CHOUINARD
DANS S.T.A.B. (SPACE, TIME
AND BEYOND), 1986.
MARIE CHOUINARD, CHORÉG.;
PHOTO: LOUISE OLIGNY.

Marie Chouinard

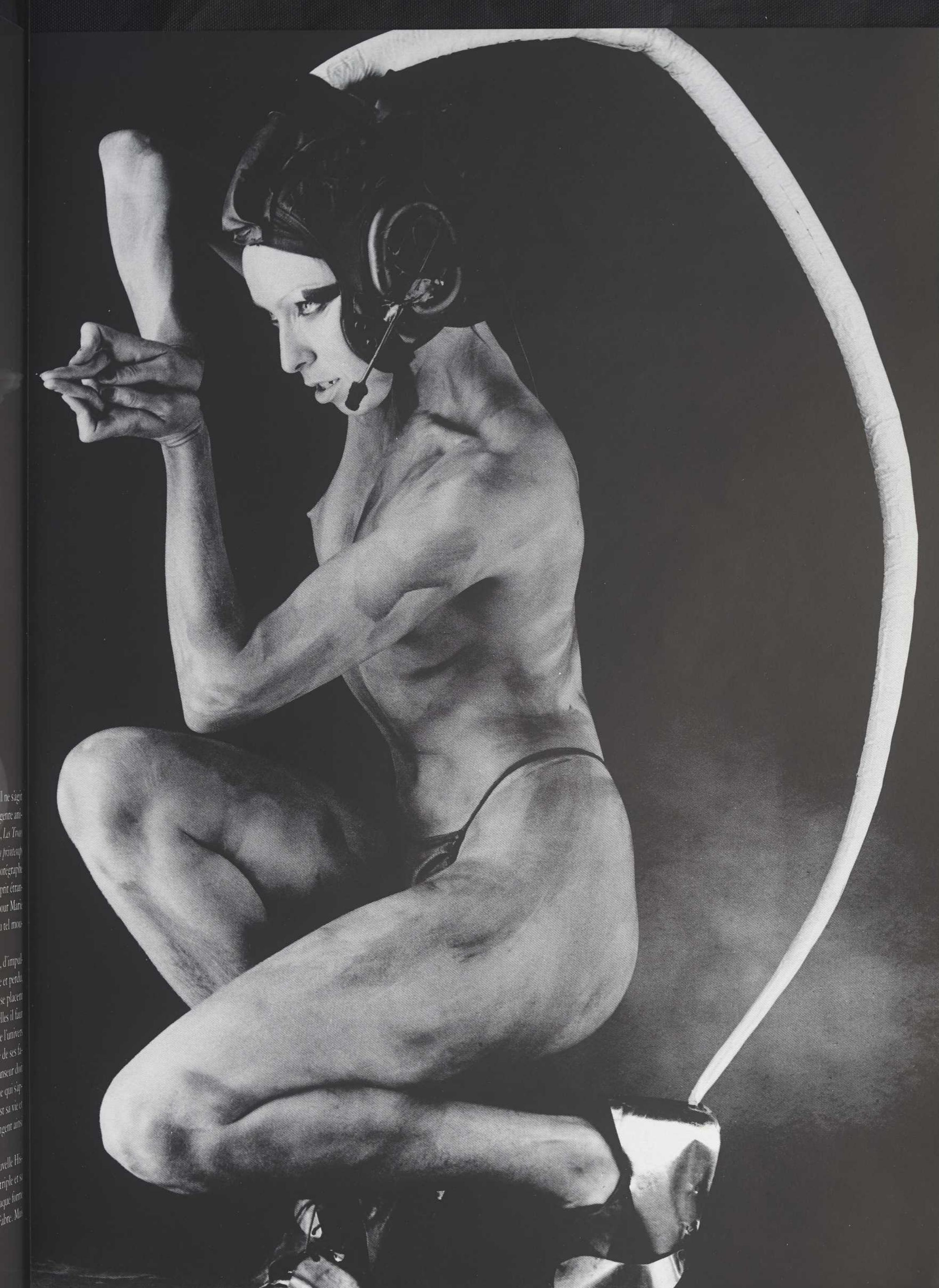
Bestiaire d'amour

[...] Mon crime, c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs
Traîtresses, divisé la touffe échevelée
De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée [...]
Stéphane Mallarmé, *L'Après-midi d'un faune*

Un bestiaire imaginaire traverse certaines chorégraphies de Marie Chouinard. Il ne s'agit pas tant de bêtes, d'insectes ou d'oiseaux que de formes vivantes qui échappent au genre animalier. Dans *Marie chien noir* (1982), *s.T.A.B.* (1986), *L'Après-midi d'un faune* (1987), *Les Trou du ciel* (1991), *Terpsichore à cappella* (1992) et, dans une certaine mesure, *Le Sacre du printemps* (1993), l'apparence d'êtres vivants autres qu'humains se glisse dans le corps de la chorégraphe et de ses danseurs. Mais au-delà de cette image extérieure, il y a manifestement un esprit étranger – pour ne pas dire étrange – qui vit là. Étranger pour nous, spectateurs. Mais pour Marie Chouinard, cela va de soi. Elle s'étonne même, peu rassurée, si on lui dit que tel ou tel mouvement nous rappelle un animal, un insecte ou une plante.

Mais il n'y a pas de rappels, il n'y a que des traversées, des glissements de sens, d'impulsions et d'instincts. À chaque fois, nous assistons aux frémissements d'un corps libre et perdu, à la recherche de son propre temps, happé par la lumière de l'instant. Les gestes se placent d'eux-mêmes dans tel ou tel couloir d'énergie. Il y a des lignes à l'intérieur desquelles il faut se mouvoir et s'émouvoir. Le corps du danseur capte l'esprit de l'autre, l'esprit de l'univers et de ses habitants; qu'ils soient du règne animal, végétal ou minéral. Chacune de ses familles a ses organisations, ses cristallisations, sa poétique bien à soi. Le corps du danseur doit saisir, sentir et faire vibrer l'inconnu qui lance ses signaux. Ce dernier a une forme qui s'apparente parfois à un chien, un gorille, une ourse, un loup ou un faune. Mais c'est sa vie et ses manifestations intimes qui s'offrent à nous. La voix, le geste et le regard prolongent ainsi la vie, la pensée et la création de l'être.

On pourrait penser que les chorégraphies de Marie Chouinard écrivent une nouvelle Histoire naturelle. Une Histoire où chaque figure renvoie à l'autre son double, son triple et sa manière d'être. Une Histoire naturelle vue et vécue de l'intérieur où l'esprit de chaque forme vivante serait décrit avec la précision et la poésie de l'entomologiste Jean-Henri Fabre. Mais ici, il s'agit de révéler le caché, l'enfoui à mains levées...



Il ne s'agit
gente ani-
Les Tran
printemps
orographi
print étran
our Marie
i tel mou
d'impul
e et perdu
se placent
llés il faut
e l'univers
de ses fa
nsieur dui
e qui s'ap
st sa vie et
engent ainsi
uelle His
triple et si
que form
abre. Min

Si vous observez un insecte ou un animal, c'est d'abord sa gestuelle et sa voix (le chant) qui attirent votre attention. Il y a sa façon de marcher, de courir, de voler, de jouer, de manger, de se gratter, de se défendre, d'observer, de faire la cour, d'appeler ou de s'accoupler.

Dans une conversation, si vous évoquez le chimpanzé ou le grillon arboricole, vous décrirez son comportement extérieur. À la limite, pour faire image, vous bougerez *comme* lui. Vous effleurez ainsi une peau nouvelle où le langage des membres présente ses traits les plus reconnaissables, lisibles pour vous. Mais, bien souvent, une foule de détails nous échappe, peut-être même l'essentiel.

Dans les chorégraphies de Marie Chouinard, les danseurs ne bougent jamais *comme*. Ils dansent *par* et *avec*. Ils évoluent devant nous par mondes et visions, sexe et cris, peur et extase, rires et voix. Ils sont là, à l'endroit



COMPAGNIE MARIE CHOUINARD, LE SACRE DU PRINTEMPS, 1993, MARIE CHOUINARD, CHORÉG.; DOMINIQUE PORTE ET MATHILDE MONNARD, DANSEUSES; PHOTO: MARIE CHOUINARD.

et au temps exacts de ce qui bat et vit, à cet instant précis où la folie, les rêves et les quêtes de l'amour offrent ce que Victor Hugo appelle un «frisson nouveau». Ils vivifient le réel avec l'inconnu.

Il y a mystères et nuées. C'est vrai. Il y a le surgissement de figures inhabituelles venues d'un espace et d'un temps différents. C'est vrai. Sur scène, nous voyons des êtres humains se déplacer, bouger et chanter comme eux seuls osent le faire. Ils façonnent leur art, participent au sacré. Le spectateur interprète et traduit ce qu'il voit et entend avec son propre bestiaire. Puis, il y a magie. Une coïncidence surgit entre la scène et lui. Un regard traverse la salle, des profils s'immobilisent, un poing frappe le cœur d'où résonne une vocalise d'amour, kââââ... une

tombée de neige apparaît, une «douche de lumière» (M. Chouinard) enveloppe le corps et là, un être nouveau s'offre à nous. Il y a parenté de mouvements, attitude commune.

Les œuvres de Marie Chouinard font partie d'un bestiaire peuplé de nos propres bêtes. C'est la force de son art: faire rêver. Ainsi, la chorégraphe communique à ses danseurs une manière d'accueillir, d'enserrer les visions et les émotions d'un au-delà pour (nous) les transmettre magnifiées. Cela peut être le soleil de minuit, l'écho d'un hurlement, l'immensité du territoire, les étoiles, l'esprit des pores de la peau, la respiration du vent ou les rythmes d'un jeu.

Avec Marie Chouinard, il faudrait parler d'un *méta-bestiaire*, mieux, d'un atlas de l'invisible révélé par le visible. L'art de la chorégraphe consiste à se placer (et ses danseurs) dans l'angle et l'axe parfaits où le vêtement de l'ailleurs habillera le corps du présent. Ses danseurs doivent être des radars prêts à capter les ondes de tout mouvement. Ils doivent être parfaitement disponibles, à l'écoute de tout; des filtres dansants.

Dans les chorégraphies mentionnées plus haut, la présence animale est facilement identifiable. Dans *Marie chien noir*, il y a le chien, le loup, un squelette humain, un lézard vivant. Dans *L'Après-midi d'un faune*, c'est l'incarnation du faune créé par Vaslav Nijinski, une figure mi-homme mi-bouc; les nymphes font place à des faisceaux lumineux et le chant de grenouilles de la Thaïlande compose une partie de la bande sonore. Dans *Les Trous du ciel*, il y a un hommage aux outardes, aux hurlements de chiens et de loups. Dans *Terpsichore a cappella*, Marie Chouinard sort littéralement d'une peau de gorille (femelle) pour ensuite chanter. Dans *Le Sacre du printemps* (une œuvre qui offre peu de références au bestiaire), on trouve une métaphore du bœuf par les cornes qui se transformeront en autant de griffes, poils et algues. Mais c'est avec le solo *S.T.A.B. (Space, Time And Beyond)* qu'elle incarne le mieux, corps et âme, une vibration venue d'ailleurs. L'œuvre est saisissante et résonne en nous comme un cycle de vie complet. Il y a métamorphose, voire transfiguration.

Le corps entièrement peint en rouge, la danseuse porte aux pieds des souliers (sabots) métalliques. Elle est coiffée d'un casque (de pilote d'avion) muni d'un micro sans fil, prolongé à l'arrière d'une «corne-antenne» qui touche le sol. L'environnement sonore est créé, en temps réel, par l'amplification et le traitement de la respiration de l'artiste. Avec ces quelques éléments, un monde troublant prend forme. Les mouvements (qui annoncent déjà la gestuelle du Faune) sont ceux d'un être *traversé et saisi*. On le voit en communication, en attente. Le corps rampe, ondule, cherche une forme, une position à habiter. Les mains se joignent, pointent. La tête bascule à l'arrière, fixe le ciel, écoute le crépitement de l'infini, goûte la lumière, calque la chaleur, le corps rentre le ventre, les épaules se haussent, mains ouvertes, ascendantes. La bouche et les yeux résonnent par sympathie naturelle. Un rituel s'amorce, un combat peut-être, des faisceaux touchent le corps. La corne-antenne, à la fois complice et obstacle, étrange et familière, devient un objet de désir. La voix, bestiaire sonore à elle seule, module du grave à l'aigu des râles, rugissements, plaintes et cris inouïs. Après vingt minutes d'une gestuelle venue d'un autre règne, le corps se relève, bien droit, enlève le casque et tient dans sa main droite la corne-antenne comme s'il s'agissait d'une peau ancienne et délaissée. On pense au miracle de la chrysalide.

De *S.T.A.B.* au *Sacre du printemps*, l'aspect animalier est également mis en évidence par le costume. On voit apparaître des antennes, des sabots, des peaux cloutées, des cornes et des griffes. Mais ce ne sont que des indices extérieurs. La danse de Marie Chouinard se situe bien au-delà. Elle est en relation avec l'insondable des sens du vivant: qu'ils soient humains ou autres.

Avec ses légendes et ses mythes, elle célèbre le sacré de tout ce qui vibre.

Rober Racine est artiste et écrivain. Il vit à Montréal.